

**centre dramatique
national**

La Commune

Durée d'exposition

DU 10 AU 13 NOVEMBRE 2021

BANDES

DU 17 AU 21 NOVEMBRE 2021

deux spectacles d'**Animal Architecte**

AVEC LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Contact presse **OPUS 64**
Aurélie Mongour, a.mongour@opus64.com
Arnaud Pain, a.pain@opus64.com
+33 (0)1 40 26 77 94 | www.opus64.com

Aubervilliers

Durée d'exposition

conception et mise en scène
Camille Dagen

en binôme avec
Emma Depoid, scénographie
et costumes

avec **Thomas Mardell**,
Hélène Morelli

création musicale
Kaspar Tainturier-Fink

régie son
Kaspar Tainturier-Fink ou
Valentin Kottelat

lumière **Hugo Hamman**

régie lumières
Sébastien Lemarchand

création vidéo **Camille Dagen**,
Valentin Kottelat

dramaturgie collective tous et
Yannick Gonzalez, créateur
du rôle

administration, production,
diffusion **Cécile Jeanson** et
Léa Coutel (Bureau Formart)

production **Animal Architecte**

production déléguée **Bureau
Formart**

coréalisation **La Commune
CDN d'Aubervilliers, Festival
d'Automne à Paris**

soutiens le **JTN, La Loge
et La Loge hors-les-murs,
l'Agence culturelle Grand
Est, les Bourlingueurs et
le festival les Effusions,
la compagnie Beau
Geste, Mains d'œuvres, le
CENTQUATRE, le Phénix
– scène nationale de
Valenciennes, le T2G – CDN
de Gennevilliers**

Durée d'exposition a reçu le
prix du jury et le prix du public
au festival européen Fast
Forward à Dresde (Allemagne)
en novembre 2018

MER, JEU À 19H30, VEN À 20H30
SAM À 14H & 18H

DURÉE 1H20

Durée d'exposition sera également présenté :

- du 24 au 27 novembre au Théâtre Olympia, CDN Tours
- le 21 mars au Gallia, Théâtre de Saintes (Saintes)

résumé

Au départ un trou, un manque. L'impression d'être absent au réel, étranger aux autres, comme séparé du monde. Où est passée « la vraie vie » ? Faut-il renoncer à l'idée d'un temps pleinement vécu ? *Durée d'exposition* nous invite au processus inverse : tenter de se rallier ou re-liaison au temps présent, aux possibilités et accidents qu'il contient – le désir d'une existence véritable suivra peut-être. Animal Architecte s'inspire de la photographie argentique, de son vocabulaire, du type de présence au monde qu'elle suppose. La pièce élabore un jeu à la fois enfantin et méthodique, mais surtout attentif aux moments que la séance théâtrale offre en partage. Suivant pas à pas le déroulé d'un manuel de photographie – régler, cadrer, déclencher, révéler ... –, les deux acteurs tentent de traduire chaque étape technique en geste théâtral ou performatif. Onze séquences se déposent ainsi en nous comme autant d'expériences, nettes ou fugaces, comme les cristaux d'un souvenir en train de se constituer. Peu à peu se dessine un parcours, peut-être une éclaircie. De *Bérénice* à *Baisers volés*, du dispositif sonore à la description du lieu, l'expérience – de l'amoureux et/ou du spectateur – aura, au sortir de la représentation, convoqué le spectre de la séparation pour mieux le conjurer.

propos

Cligner de l'oeil à la mélancolie, est-ce qu'il y a des trous dans le monde ?

*Si « la vraie vie est absente », vécue dans la séparation, dupliquée jusqu'à la dilution dans des images publicitaires d'elle-même et émiétée en expériences incomplètes, factices, ou étrangement confuses ; /
Si la vie réelle, cette vérité concrète, comme dit Brecht, nous semble si souvent absente, dissoute dans l'anxiété, la nostalgie et les injonctions à de virtuelles « interactions » ; si les choses et les mots nous manquent ; /
Si l'arythmie du temps contemporain, ce faux présent consommé plutôt que vécu, ne nous laisse rien à vivre plus nettement que certaines formes de solitude, d'impuissance ou d'indifférence - à nous-même y compris ; /
alors
que faire de notre désir ? De ce goût des choses qui cependant persiste en nous ; de notre besoin d'existence et de compréhension ?*

Durée d'exposition part d'une sensation de manque de réel. D'un repli du regard. Au départ, il y aurait l'expérience faite de ces « trous » dans lesquels nous tombons parfois : des jours saturés mais vides. Des segments de temps anxieux, des moments d'absence subis plutôt que vécus qui nous éloignent et nous rendent étrangers aux autres, à nos propres émotions, aux entours du réel.

C'est sur ce manque que tente de s'articuler notre désir, sur ce vide qu'on déciderait de s'établir pour tisser autre chose, comme un pont léger vers les choses :

Que se passerait-il si l'on tentait alors, tout de même, de soulever l'oeillère ? Comment s'y prendre pour ouvrir l'écouille, pour relever le nez au vent des choses, se laisser étonner ? Et par quoi commencer : cligner de l'oeil, peut-être ? **Cligner de l'oeil pour tenter de se sortir du vide.**

La photographie, hypothèse de remise en présence

Notre hypothèse est que photographier, c'est retrouver le monde. De façon minimale, mais concrète. Que celui qui travaille à s'inventer vraiment photographe se place dans une série de situations qui l'obligent à renouer contact avec cette « vraie vie » banale, farfelue, compacte et inouïe, dont tant de fatigues et de paresse si souvent nous éloignent, au plateau comme au monde.

La photographie argentique forme tout un processus. Sa méthode et son lexique allient poésie et rigueur. Ils ont constitué notre matériau de départ pour construire ce spectacle.

Les étapes enchaînées du protocole photographique, depuis le réglage jusqu'au développement, supposent d'articuler patience, vivacité, discipline et sens de l'imprévu. Pratique familière, accessible sinon populaire, la photographie argentique est pourtant singulièrement exigeante. Car s'aventurer à quêter des éclats du réel, c'est devoir composer avec l'aléatoire, la plénitude déroutante et pleine de coq à l'âne de ce qui arrive au présent. Ce qui suppose une technicité attentive d'amateur au sens strict : celui ou celle qui aime.

Ainsi le photographe, tout comme l'acteur, se fait à la fois enquêteur embusqué du réel ; joueur sans préjugé d'une partie de cache-cache menée avec les choses et les êtres ; mais aussi laborantin patient, actionniste sobre d'une technique précise aux chimies empiriques. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agit d'assimiler un protocole tout autant que d'élaborer une méthode absolument personnelle. Avec l'espoir de parvenir à transformer en moment l'instant t exclusif du présent qu'il traverse et qui le traverse...

Durée d'exposition, ça commence donc comme un jeu, un jeu un peu absurde, une roulette russe peut-être, mi rire mi désespoir. Un jeu avoué comme tel qui emprunterait autant aux consolations enfantines qu'à la férocité ludique dada ou situ :

Nous choisissons de prendre **un manuel de photographie comme moyen de retrouver le réel**. Nous nous donnons pour règle de le suivre, un peu littéralement, un peu bêtement, pour voir ! Et de nous en servir comme paradigme pour le plateau. Et si une pratique déjà presque désuète pouvait rouvrir un champ ? Nous arracher à notre absence et notre inattention ? Si son système valait comme ligne de vie ?

Sérendipité - un spectacle pour capter le présent et éclaircir ce qui disparaît

Une « Durée d'exposition » : il s'agit de constituer une sorte d'herbier de moments, une collection d'éclats de ce présent réel et partagé que constitue la séance théâtrale. Au plateau, deux acteurs-opérateurs s'emploient à suivre et explorer les éléments d'un manuel très simple de la photographie argentine qui se trouve projeté de façon à être lisible par toute la salle. Ils travaillent à inventer successivement pour chacune des onze étapes du manuel un équivalent performatif : exprimer et activer théâtralement des termes et des gestes photographiques, quitte à faire entrer ces deux médium en collisions...

Le spectacle chemine donc ainsi, non sans bavures transformistes, décalages poétiques ou absurdes, à travers onze séquences en forme d'expériences. Onze protocoles, de pensées, d'actes et d'émotions menées en temps réel devant et donc aussi avec une assemblée de spectateur.trice.s qui possèdent la règle du jeu.

Nous, équipe de six créateurs - dont deux acteurs donc - usons pour ce faire de tous les moyens de l'appareil mis à notre collective disposition, c'est-à-dire le théâtre : protocoles *in situ*, dispositifs sonores ou scénographiques, fragments de textes lus ou joués, depuis Bérénice jusqu'à Baisers volés, danse silencieuse... Autant de traductions performatives, parfois minimalistes, parfois cocasses, qui entretiennent des théâtralités différentes, pour tenter à chaque fois de poser notre cadre, d'être au plus juste de la situation, et d'en saisir le moment continu, c'est-à-dire le mouvement. Car la durée d'exposition dont il s'agit ici est bien sûr avant tout celle que constitue la représentation en elle-même. Et, non moins que la photographie argentine, le spectacle cherche à son tour à constituer un processus ; avec l'espoir de permettre l'apparition progressive d'une image-sensation à chaque fois singulière : la trace intime et pourtant collective d'un moment réellement vécu en partage dans la salle - un souvenir, le déploiement d'une émotion ou d'une atmosphère, quelque chose qui nous change et qu'on garde.

De fait, chacune des étapes successives du mode d'emploi photographique met en jeu des actions et des registres qui, une fois reliés, dessinent un parcours qu'anime un désir, obscur sans doute, et toujours différent - mais cohérent. Prendre en main un appareil, cadrer, se plier au rituel délicat et complexe du développement pour finalement décider ou non de tirer une épreuve dans le secret de la chambre obscure..., c'est au fond cheminer à travers et autour d'un même objet. La prise de vue qu'est ici la séance théâtrale a bien son sujet propre, sujet secret peut-être, sublimé et métamorphosé par le plaisir du double jeu photographique et théâtral, mais qu'il s'agit pourtant aussi d'affronter et de dépasser - et ce sujet serait : séparation.

Ainsi les deux performeurs au plateau apparaissent-ils à la fois et tantôt comme un duo d'expérimentateurs complices, tantôt et à la fois comme les deux protagonistes d'une histoire ténue mais tendue. Tout le spectacle suit aussi le fil de leur rencontre ou de leurs retrouvailles, entre eux et avec nous, ici présents : notre commune manière de nous exposer et, peut-être, de nous révéler les uns aux autres. Quelles réparations, ou quelles métamorphoses, provoquent le fait d'apprendre à regarder, d'essayer de se rendre ensemble un peu plus attentifs ? Un cheminement de deuil, peut-être, mais joyeux : le parcours modeste, toujours recommencé d'une ré-ouverture au monde, d'un resaisissement de sa propre attention. Durée d'exposition : il s'agit aussi une forme d'éclaircie, et d'éclaircissement.

BANDES

très librement inspiré de
***Lipstick traces : une histoire
secrète du XXe siècle*** de
Greil Marcus (avec la
complicité des éditions Allia)

conception, écriture et mise en
scène **Camille Dagen**
en binôme avec
Emma Depoid, scénographe

avec **Théo Chédeville**,
Hélène Morelli,
Roman Kané,
Thomas Mardell,
Nina Villanova (parfois sous
un autre visage)

dramaturgie **Mathieu Garling**

régie générale et régie plateau
Edith Biscaro

création lumière
Sébastien Lemarchand

compositeur
Kaspar Tainturier-Fink

création vidéo
Germain Fourvel

création costumes
Emma Depoid

régie lumière **Nina Tanne**

régie vidéo **Emma Depoid**
avec la complicité
d'**Aclin Marah** pour la
direction du chant

regard extérieur **Saoussen
Tatah**

administration, production,
diffusion **Cécile Jeanson** et
Léa Coutel (bureau Formart)

production **Animal Architecte**
et **Bureau Formart**

coproduction **Le Maillon**,
Théâtre de Strasbourg –
scène européenne, **Théâtre
Olympia** – **CDN de Tours**,
La Comédie – **CDN de
Reims**, **Le Tandem** – scène
nationale **Arras-Douai**, **Le
Phénix** – scène nationale
Valenciennes, **Festival
d'Automne à Paris**

coréalisation **La Commune
CDN d'Aubervilliers**, **Festival
d'Automne à Paris**

avec l'aide à la production de la
DRAC Grand-Est et de la Ville
de Strasbourg
avec le soutien du Fonds de
dotation création Porosus et de
La Loge hors-les-Murs
avec la participation artistique
du Jeune Théâtre National
avec le soutien et
l'accompagnement technique
des Plateaux Sauvages, du
T2G – CDN de Gennevilliers,
de La Fonderie / Le Théâtre du
Radeau, du Maillon, Théâtre
de Strasbourg – scène
européenne
accueil en résidence le Gallia
Théâtre, scène conventionnée
d'intérêt national – art et
création de Saintes
action financée par la Région
Île-de-France – Fonds régional
pour les talents émergents
(FoRTE)

spectacle créé le 10 novembre
2020 au Maillon, Théâtre
de Strasbourg – Scène
européenne

MER À 19H30, JEU À 14H30, VEN À 20H30
SAM À 18H, DIM À 16H

DURÉE 2H50

BANDES sera également présenté :

- du 1 au 4 décembre au Théâtre Olympia, CDN Tours
- le 7 décembre au Gallia, Théâtre de Saintes (Saintes)
- du 09 au 11 décembre à Points Communs, Nouvelle scène nationale de Cergy-Pontoise / Val d'Oise, avec le Festival d'Automne à Paris (Cergy-Pontoise)
- du 11 au 13 janvier au Maillon, Théâtre de Strasbourg - Scène européenne (Strasbourg)

résumé

C'est une pièce pour et par une bande. Une bande composite et amie d'une douzaine de jeunes gens, dont cinq acteurs très différents. Dans le sillage de *Durée d'exposition*, Camille Dagen use du plateau comme d'un espace critique et ludique, où s'entretissent récit théâtral, geste performatif, archives historiques et matériau réflexif. BANDES s'inspire très librement de la démarche de Greil Marcus dans son ouvrage sur les mouvements de la contre-culture moderne : *Lipstick traces : une histoire secrète du XXe siècle*. Il s'agit de mener avec les moyens du théâtre une enquête en direction d'un passé proche : quelques révoltes inachevées, quelques rêves perdus, persistants. Qui sont nos amis morts ? Une chose disparue peut-elle encore être ardente ? En prenant le présent de la représentation pour point de départ et d'appui, le spectacle déploie une dérive à travers plusieurs temps, plusieurs villes, plusieurs moments décisifs, intimes ou collectifs. Quand est-ce que ça change ? Nourri par une énergie tour à tour explosive et méditative, inquiète et passionnée, BANDES se diffracte, se métamorphose et circule entre traces de la Commune, documents situationnistes, hurlements punk, plateau télé des années 1980 ... – et questions vissées aux corps d'aujourd'hui.

points de départ : l'histoire et nous

BANDES, c'est d'abord un questionnement face à un mystère :

Qu'est-ce qui fait qu'une idée critique peut devenir un mouvement absolument réel ?

Nous partons d'une histoire secrète, apparemment chaotique : celle de la façon dont le désir de s'opposer au monde tel qu'il va s'est incarné à travers la modernité, à travers un temps que nous pouvons encore reconnaître comme nôtre.

Qu'est-ce qui relie entre eux les mouvements dadaïstes et situationnistes, les punks et les toots, les Communards et les lettristes – et Guy Debord, avec Johnny Rotten ?

Est-ce la rage, l'humour, rien du tout ? L'échec, le goût pour le vacarme et le grincement, le concept d'absurde, la passion ou l'espoir ? Ou juste le besoin primaire de détruire ce qui rend la vie invivable ?

Et que faire nous de cette étrange histoire ?

Quelles bandes constituer à partir d'elle ; a-t-elle des compagnons à nous donner ? C'est une question qui brûle, elle nous émeut ; car peut-être cette histoire peut-elle donner du carburant à nos propres désirs critiques, de l'énergie et de l'intelligence ; peut-être peut-elle nous permettre de mieux saisir ce qui, à nous aujourd'hui, nous arrive ou ne nous arrive plus.

Comment se constituent les bandes ?

En effet, lorsque nous plongeons dans l'histoire de ces mouvements de la contre-culture et de la critique politique, nous découvrons un drôle de spectacle : des gens qui semblent soudain s'éjecter eux-mêmes du système individualiste en place et de la trajectoire de leur propre destin personnel, un peu comme des pilotes d'avion fous, pour se mettre à avancer en bandes.

À deux, trois, douze ou soixante, ils se retrouvent dans des caves, des rues, des cafés, des boîtes de nuit ; et commencent alors là à inventer ensemble des mots, des bruits, des noms nouveaux, à se rebaptiser collectivement, à s'échanger des textes comme de petites doses de drogues.

Tout se passe comme si ensemble, ces gens se permettaient tout à coup des actes nouveaux. Ils fabriquent des concerts et des concepts, des masques, des disques, des danses et des idées qui n'avaient pas cours. Ils prennent d'assaut des lieux et des rites sociaux pourtant bien établis.

Qu'est-ce qui se passe, quand ça, ça se passe ?

Qu'est-ce qui relie soudain les membres de ces bandes – et puis, qu'est-ce qui un jour cesse de les relier ? Qu'est-ce qui change entre eux ou dans le monde qui fait que reviennent s'installer des séparations, des ruptures, l'aspiration à la solitude, à la rivalité ?

Ou bien encore : jusqu'où ça peut, l'amitié ?

BANDES est une tentative d'explorer ces questions.

BANDES est inspiré d'un livre paru pour la première fois en France en 1998 : *Lipstick Traces*.

points de départ : *Lipstick Traces*

Lipstick Traces est un essai historique mais c'est aussi tout autre chose : *Une histoire secrète du vingtième siècle*, comme il est sous-titré ; une généalogie des révoltés ; un livre en crue, cartographique et rigoureux, qui déploie les histoires de l'avant-garde et de la contre-culture, les malaxe, les entrelace, en diffracte les motifs et les questionnements pour mieux les faire rayonner ailleurs. C'est aussi une chronique critique assumant une passion pour le détail, l'archive précise, le montage, le collage, et le coq-à-l'âne. C'est enfin le trajet rhizomique d'un auteur-chercheur-narrateur embarqué dans ladite histoire, liée à elle par une secrète et absolue nécessité qu'il cherche passionnément à démêler, un *je* discret mais sensible, à l'humour vif argent, parfois absurde, parfois roublard, parfois cyniquement désemparé.

Dans ces pages, *La société du spectacle* de Guy Debord, le premier concert des Sex Pistols, l'échec du Victory Tour de Mickaël Jackson, le cabaret Voltaire, une photographie de 1945, la logique libérale..., deviennent choses aussi palpitantes, tangibles et problématiquement liées entre elles que tout ce qui peut circuler et rebondir sur un plateau de théâtre lorsque le spectacle est vivant.

Un ami m'a offert ce livre en 2013. Je l'ai commencé un an plus tard dans un train. Depuis, je l'ai moi aussi beaucoup offert, n'ai que rarement pris le train sans l'avoir dans mon sac. Son auteur s'appelle Greil Marcus, il est américain, né en 1945, philosophe et rock-critic.

Nous nous sommes rencontrés au printemps 2018 à un concert. Puis je lui ai écrit une longue lettre sans doute grammaticalement peu correcte en anglais pour lui parler de *BANDES*. La manière dont il a joyeusement formulé son accord de principe ressemble à son livre :

« no advice, no restrictions,
go right ahead. »

notes d'intention

BANDES c'est le geste de tisser ensemble des morceaux de temps et de vie *a priori* totalement opposés, d'arracher les pavés pour construire une piste de danse.

Une bande de cinq acteurs les plus différents possibles, fortement au présent, ancrés

Ça parle de la jeunesse, de tout ce que la jeunesse tente d'être et de ne pas être.

Des femmes incarneront des hommes ; il ne s'agira pas de « jouer aux situs » sur un mode réaliste ou bien documentaire

Ça parle de gens vivant à des époques différentes et à des endroits différents, des gens fascinant utilisant des moyens d'action différents mais qui ont en commun cette étrange manie : se montrer infiniment exigeant envers le monde, mais n'appuyer leur véhémence que sur des armes poétiques.

Les fragments narratifs apparaîtraient soudain à partir du présent, jailliraient d'une structure performative ancrée dans le présent réel de la représentation.

Ça parle du fait que tout est possible, c'est-à-dire du fait que n'importe qui peut monter un groupe de rock, de punk, faire quelque chose, sortir de sa léthargie, trouver des amis,

Rien n'est sans le public : nous sommes du même temps – un temps réel. Lutter contre la passivité des deux côtés de la scène

BANDES part de cette énergie bizarre qui combine une immense colère et un rêve naïf.

Donc s'adresser aux gens. Les entraîner ensemble avec nous dans une histoire lorsqu'on y plonge, dans une expérience lorsqu'on la fait devant eux. Un spectacle avec de la sueur et peut-être de la magie mais pas d'illusion.

Ça traduit des moments de jouissance, des moments inédits, des moments de liberté. Toutes ces choses qui échappent à la forme de la marchandise – l'écoulement du temps, la vie, les instants décisifs, l'ondulation électrique de la mémoire –, tenter de les restituer autrement que comme des marchandises, des photos-souvenirs.

Observer les règles de l'espace pour les détourner. A partir des contraintes, faire jaillir des mystères. Se demander tout ce à quoi peut servir un mur.

BANDES parle de la frustration. De la sensation de voir passer devant soi un monde invivable et de la nécessité d'y faire sa vie ; aussi, de l'impression de ne pas savoir comment s'y prendre autrement qu'en faisant émerger des oeuvres d'art tout en pressentant qu'elles ne changeront pas grand-chose, sinon qu'elles iront peut-être grossier le marché qui les récupèrera.

De la musique, certainement, du bruit, toutes les musiques, des voix et la radio - leur entrechoquement dissonant, comme un collage dada

BANDES parle de l'échec, de la peur de l'échec et de la nécessité de l'échec. Ça parle du suicide de Guy Debord, de la fin des amitiés, des changements d'identité, ça parle de la difficulté à se retrouver et s'unir autour d'une sensation commune. Ça cherche à comprendre : pourquoi les bandes finissent-elles par se séparer ?

BANDES est un spectacle dur

Finissent-elles forcément par se séparer ?

BANDES est un spectacle drôle.

Dans quel monde finissent-elles forcément par se séparer ?

BANDES est un spectacle critique

BANDES parle du fait que l'histoire est aujourd'hui, est en mouvement, est dans nos corps quotidiens, dans notre manière de bouger. Du fait que choisir quels disparus sont encore nos contemporains est un acte décisif. Ça parle de l'histoire, des générations qui passent, des pères qui cherchent en vain leurs enfants perdus, leurs héritiers manqués, et vice versa.

BANDES est un spectacle critique non au sens d'une sentence négative, mais au sens de la volonté d'ouvrir d'autres possibilités, de leur imaginer un corps

BANDES parle du XX e siècle, de ce siècle au bout duquel nous, nous sommes arrivé/e/s ; ça voudrait raconter quelque chose de comment ce sont ces vies-là qui nous ont été faites. Pour éclairer un peu ce qu'on pourrait en faire – ou plutôt : et comment.

La combinaison de techniques mixtes et de soudaines ruptures de ton et de temporalités. L'humour du carambolage.

Un texte vif comme un bolide par-dessus une calme danse de couples mal assortis.

Un concert violent bâti sur une conférence

Animal Architecte

Animal Architecte est une structure de création fondée et menée par Camille Dagen et Emma Depoid.

L'association qui la porte est située à Strasbourg où elles se sont rencontrées toutes les deux, à l'école du TNS où Emma était élève en scénographie, et Camille en jeu.

Animal Architecte a pour objet de permettre l'élaboration, la représentation et la diffusion de formes artistiques diverses, avec un goût affirmé pour l'hybridation.

Le théâtre et la performance constituent le noyau initial mais non exclusif d'Animal Architecte.

Animal Architecte n'est pas un collectif :

le désir commun dont nous partons est celui de permettre à chaque fois, par la combinaison des efforts de tous, que se déploie et se révèle la singularité d'une écriture propre à une personne en particulier, celle qui propose le projet à l'équipe et le dirige. La réalisation de cette aventure passe en revanche par une recherche de plateau foisonnante, menée de manière collective. Ce n'est pas non plus une compagnie au sens classique : les places au sein de la création, les types et les formats de production changent. Notre vocation est de faire collaborer des personnes et des lieux divers, d'étendre les amitiés et de faire varier les configurations.

Plutôt que comme une « troupe » constituée, nous nous pensons comme une bande d'artistes autonomes et solidaires qui collaborent à chaque fois au service d'une sensibilité unique en n'hésitant pas à faire des propositions et à questionner l'objet en cours d'élaboration. Le but est que chacun puisse en fin de compte s'éprouver comme co-auteur du spectacle et en posséder la pleine intelligence.

Animal Architecte est un pré et un pont, une plateforme destinée à muter en fonction des projets qu'elle porte, une manière d'habiter les lieux et de réunir les gens.

biographie

Camille Dagen se forme comme comédienne à l'école du Théâtre National de Strasbourg, après avoir frayed avec la philosophie à l'École Normale Supérieure, notamment avec l'œuvre de Spinoza. Au TNS, elle rencontre **Emma Depoid**, scénographe, elle-même issue d'une formation en art graphique, scénographie et design dans les écoles Duperré et Boule. En 2018 elles fondent ensemble la structure de création Animal Architecte. Au cœur de la démarche d'Animal Architecte se trouve le désir de travailler à l'interstice entre théâtre et performance ; un goût certain pour l'hybridation et la combinatoire de techniques, matériaux et disciplines hétérogènes ; également une attention à l'élaboration méthodologique du processus de création. Animal Architecte travaille essentiellement à partir de matériaux non théâtraux. Tout en poursuivant son activité d'interprète, notamment auprès de Julien Gosselin, Vanessa Larré et Joris Lacoste, Camille conçoit en étroite collaboration avec Emma, écrit et met en scène *Durée d'exposition*, qui remporte le prix du jury et le prix du public au festival européen Fast Forward à Dresde. Elle est invitée à y créer un spectacle avec la troupe allemande du théâtre national de Dresde ; ce sera *Conjectures*, créé en 2020, dont la première publique est reportée à février 2022. Animal Architecte est associé au théâtre Olympia – CDN de Tours en 2021-2023.